

de Caryl Ferey,

éd. EquinoX / Les Arènes, 523 p., 22,90 €.



Qu'est-ce que fichait donc ce vieux Nenets sur le toit d'un immeuble de Norilsk, quelque part au nord du cercle polaire ? Et par -30° Celsius ! L'éleveur nomade a été retrouvé éparpillé dans les décombres du bâtiment vétuste qu'une tempête arctique a mis à bas comme si c'était une boîte d'allumette. Des morceaux que Lena, la légiste, a réussi à rassembler pour redonner au disparu un visage. Et c'est Boris, le flic sans envergure, le type au physique de plantigrade, celui que l'on a exilé et envoyé vivre dans cet enfer blanc, qui est chargé de l'enquête. Lui ne rêve que de fuir cette ville. Pas pour lui, non... Pour sauver celle qu'il aime, qui se meurt dans les miasmes de cette cité où la pollution dépasse l'entendement.

Après *Haka*, *Zulu*, *Mapuche*, *Condor* et *Paz*, l'écrivain (presque) breton (il est né à Caen) poursuit son tour du monde des pires destinations à visiter. Et comme à son habitude, Caryl Ferey a vraiment séjourné là-bas. Il s'est même copieusement arsouillé dans la « ville la plus dégueulasse du monde », avec un copain. Vodka à volonté, et guitares hard rock poussées à fond dans les bouges de cette mégapole de plus de 170 000 habitants, surgie du néant sous le règne de Staline. Une expérience mi-dantesque, mi-rabelaisienne, racontée avec force énergie dans un précédent livre, *Norilsk* (paru aux éditions Paulsen, en 2017), sous forme d'un long reportage quasi immobile. **Caryl Ferey le recycle avec habileté, sous la forme d'un polar frigorifiant mais totalement dépayasant.**

Frédéric Rapilly